



Enseigner le fait religieux au collège Isabelle Renaud-Chamska, février 2010

1 - MA POSITION

- L'insistance dans le socle commun des connaissances puis dans les derniers programmes du collège sur la construction des réseaux lexicaux touche, entre autres domaines, le vocabulaire et les références venus de la Bible. Je me rends compte que c'est souvent par ce biais que les collègues abordent la Bible, en vérifiant la (mé)compréhension d'expressions comme "la pomme d'Adam", "tirer les rois", "un judas", "pleurer comme une madeleine", sans parler de toutes les traditions populaires relayées par le langage depuis le haut moyen âge (cf par exemple "attendre la saint glin glin"). Seule la lecture de nombreux passages de la Bible permet d'ouvrir les portes du sens de ces mots et expressions au travail dans le lexique français et d'échapper aux simples catalogues.

- L'importance de la notion de genres littéraires dans ces mêmes programmes trouve dans la Bible un beau champ d'exploration et de découvertes. Toutes sortes de récits avec des personnages très vivants (David et Goliath, Moïse et Pharaon, Abraham et Isaac, Esther et Assuerus ...), des récits souvent dramatiques, construits par scènes, dont l'histoire de l'art a encore dramatisé la composition (l'enfance du Christ, la Passion...), des mythes avec leur dimension étimologique et poétique (la Genèse), des fables (l'arche de Noé, le livre de Tobit) ; le genre poétique est riche, avec des poèmes élégiaques (les psaumes), la prose rythmée (prophéties), la poésie amoureuse (le Cantique des cantiques) ; et d'autres genres littéraires plus austères mais importants comme des textes législatifs ou sapientiaux etc....

- Pour construire le sens de cette œuvre éminemment littéraire qu'est la Bible, on est obligé de passer par l'histoire des livres qui la composent, depuis les traditions orales jusqu'à leur fixation par l'écrit et à leurs principales traductions. On aborde par ce biais la pragmatique de la littérature, comme il y a une pragmatique du langage : dans quel but cette histoire a-t-elle été écrite ? Quelle est l'efficacité cherchée par ses rédacteurs ? Pourquoi et comment a-t-elle été reçue ? Cela permet de ne pas s'en tenir à une lecture naïve, au premier degré, tout en ne dénaturant pas la saveur poétique donnée par l'attention aux signifiants. Cela permet aussi de mettre en rapport un texte, la communauté d'élaboration de ce texte, et les communautés de réception de ce même texte, à côté d'une rédaction et d'une réception plus individuelles.

- Les textes bibliques sont donc un lieu privilégié pour inviter les élèves à réfléchir sur le pourquoi et le comment de la littérature, et aussi de développer une réflexion plus philosophique sur les langages et les sociétés, voire métaphysique sur les grandes questions de leur existence : les origines et les fins de toutes choses, le rapport de l'homme au monde, aux autres et à Dieu.

2 - MES QUESTIONS

2.1 Quelle édition utiliser ?

Morceaux choisis (par qui ? selon quels critères ?) ou édition intégrale (laquelle ? comment l'utiliser ?) Combien de temps y passer dans l'année ?

Il est important que les élèves en connaissent les versions (ou traductions : Bible hébraïque, Septante, Vulgate), les langues (hébreu, grec, latin, etc.), les religions (Bible juive, Bible chrétienne, différences entre la Bible catholique et la Bible protestante). Mais cela n'est pas facilement réalisable avec les moyens et le temps dont nous disposons. Tous les collègues se contentent d'éditions scolaires donnant quelques passages (Le déluge, la Nativité...) Quelle idée du livre les enfants se construisent-ils ?

Le jour de la rentrée 2007, j'ai demandé à mes élèves de disposer d'une édition de la Bible, à côté d'un dictionnaire. Certains parents, me soupçonnant de prosélytisme, ont réagi négativement auprès du chef d'établissement qui m'a demandé de répondre. J'ai écrit une lettre qui, à la demande du Principal, a été diffusée à tous les parents début octobre, lors de la réunion de rentrée. J'y explique en particulier pourquoi le texte intégral est indispensable au bon déroulement du travail, mais que chaque enfant est libre d'apporter la traduction qui lui convient. Ni censure, ni exclusive. Les esprits étant calmés et les livres en main, nous avons découvert ce monument de la littérature et exploité au mieux pour faire découvrir aux jeunes ces textes littéraires. Le travail s'est déroulé sur quatre mois en trois séquences qui se sont articulées avec des séquences faisant découvrir d'autres types de textes et mettant en place d'autres compétences, en particulier l'étude des *Histoires comme ça* de Kipling, qui ont elles-mêmes un fort substrat biblique, ou des *Contes* de Perrault, d'une même facture merveilleuse que certains livres bibliques comme Jonas ou Tobit.

Les morceaux choisis ont le mérite d'être accessibles tant par leur volume que par leur prix, mais l'arbitraire du choix des éditeurs est rédhibitoire pour un professeur de lettres. Surtout, le petit format trompe le lecteur sur la nature véritable de ce livre et induit les élèves en erreur sur l'ordre de grandeur et le contenu de ce livre "fondamental" et inépuisable.

Une Bible complète paraît devoir s'imposer, ne serait-ce que par honnêteté intellectuelle et pour développer la connaissance et l'amour des livres. Mais quelle édition, quelle traduction, quelle tradition ? Faut-il faire acheter les Bibles par le collège et les prêter aux élèves à chaque cours, ou faire acheter une Bible à chaque élève ?

Une solution consiste à prêter une même Bible à tous les élèves. Mais laquelle et pourquoi celle-ci plutôt qu'une autre ? On peut aussi prêter différentes Bibles aux enfants (5 auront la Bible de Jérusalem ; 5 la TOB, 5 la Bible de Second, 5 celle du Grand rabbinat de France etc...) : ils se rendront alors compte très vite de la spécificité littéraire de ce texte, un et multiple. On pourra faire tourner les éditions pour familiariser les élèves avec les formats et les typographies. La limite du système, en dehors du fait qu'il coûte cher au collège, c'est que l'élève doit rendre le livre. Lorsque l'élève aura à nouveau besoin de se référer à la Bible dans un autre cours ou une autre année, il n'aura plus le matériel sous la main. La familiarité qu'il aura acquise sera inutilisée, perdue. Il paraît donc meilleur que l'élève ait une Bible comme il a n'importe quel autre livre dans sa bibliothèque, un dictionnaire ou un atlas ; est-ce un problème éthique, au regard de la laïcité, que de la lui faire acheter ou trouver ? Pour un élève de 6e, prompt à oublier ses affaires et dont le sac est lourdement chargé, c'est un peu difficile à gérer, mais s'il peut disposer d'un casier, c'est un bon exercice. Pour le professeur, c'est aussi un peu plus difficile à gérer dans le travail quotidien car il ne sait pas tout de suite de quelle édition dispose chaque élève et doit adapter ses exercices, de lecture par exemple, à cette disparité. Mais cette solution est très intéressante pour l'apprentissage par les enfants de la diversité. On trouve aujourd'hui des Bibles bien faites à 1,50 €.

Il serait bon qu'une équipe d'enseignants réfléchisse à ce problème.

2.2 Comment se repérer dans un livre si complexe ?

Il faut provoquer les occasions de se balader dans les livres bibliques pour que la grosseur, la grandeur et le poids du livre s'impriment dans les mains des enfants et que progressivement ils n'aient plus peur de l'ouvrir et de le lire. A partir de cette expérience, tout autre livre leur paraîtra "petit" et abordable, ils seront décomplexés. Les familiariser avec l'ordre des livres, avec les notes et l'apparat critique, les introductions, les cartes quand il y en a, leur donner des points de repères sur les principales histoires, la dimension narrative étant privilégiée, mais les textes poétiques pouvant aussi être exploités en 6e (Psaumes, Isaïe...). Faire souvent le lien avec le cours d'histoire et l'histoire événementielle du premier millénaire avant JC (Egypte, Mésopotamie, Grèce, Rome) tout en précisant que, si c'est un livre d'histoires et si ces histoires ont un ancrage historique, la Bible n'est pas un livre d'histoire au sens scientifique du terme.

2.3 Comment articuler le travail littéraire et l'approche historique ?

C'est le plus difficile et le plus important à mes yeux. La lecture de la Bible doit permettre à la fois un enchantement et un déniaisement. Découvrir que la littérature (prise dans son sens large) est totalement vraie et complètement fictive, que la fiction littéraire est inventée pour signifier et transmettre une vérité,

que la vérité n'est pas toujours littérale mais qu'elle se laisse découvrir derrière le sens littéral. La nécessaire prise de conscience des époques d'écritures et des réécritures successives du texte biblique doit permettre cette initiation à la vérité en littérature : l'histoire d'Abraham parle plus de celui qui l'a écrite que de l'homme qui a vécu sous ce nom. Cette approche décapante qui ouvre à une intelligence de toute littérature (cf *le Cid* ou *Hernani*) ne doit pas empêcher une lecture sensible et poétique, au contraire, elle s'en nourrit.

2.4 Comment aller de la dimension narrative et/ou poétique à la dimension religieuse, tout en restant dans la stricte laïcité ?

Prendre soin de montrer comment ce livre s'est constitué à l'intérieur d'une communauté humaine qui construit par lui et avec lui sa vérité sur l'homme et le monde. Elle y élabore le sens de la vie et de la mort, de l'amour et du sacrifice, de la victoire et de l'échec, mais aussi le sens de l'histoire humaine, de la longue marche à travers le temps et l'espace, y découvre et y annonce une présence transcendante aux côtés des hommes, au cœur même de cette histoire. On n'est évidemment pas obligé d'y adhérer, mais il est bon de connaître ce sens religieux et philosophique de la Bible. On peut relever les fêtes liturgiques encore célébrées aujourd'hui par les communautés juives et chrétiennes, et monter comment la communauté musulmane s'est réapproprié une partie du matériau littéraire biblique dans le Coran pour en donner une autre interprétation.

Pour poursuivre et compléter le travail surtout maintenant que l'histoire des arts est au programme, il faudrait présenter des reproductions d'oeuvres d'art en montrant par exemple l'évolution d'un thème iconographique comme celui de David, de l'Annonciation ou de Marie Madeleine. A toutes les époques, la Bible a fonctionné comme une matrice d'images et de textes dans la culture européenne. Elle est entrée en dialogue, à des époques différentes, avec de nombreuses autres cultures, par exemple le Moyen Orient antique, la pensée grecque et aujourd'hui (entre beaucoup d'autres) les communautés roms. Elle continue à être le livre le plus traduit, le plus vendu et le plus lu dans le monde.

3 - MES ATTENTES

Le problème inhérent à cette présentation des faits religieux touchant à la Bible, c'est que la classe de 6e passe très vite et que les élèves, en grandissant, relèguent définitivement le livre biblique dans l'enfance de l'humanité comme dans leur propre enfance. Ajouter à cela que le reste du programme (*L'Illiade et L'Odyssée*, *Les Métamorphoses* d'Ovide, les *Contes* de Perrault et de Grimm) associe le texte biblique au monde merveilleux et à un genre qu'ils adorent sur le moment mais qui leur apparaîtra vite comme peu sérieux.

Une réflexion sur les programmes de littérature, d'histoire et d'histoire des arts me paraît s'imposer.

En 5e, par exemple, le parallélisme des programmes d'histoire et de lettres devrait permettre une (encore) une meilleure intelligence du christianisme. Je suis frappée par la pauvreté du thème eucharistique quasi inconnu dans le livre d'histoire de mes élèves (Hatier) alors que le thème de la quête du Graal dans les romans de chevalerie, — et dans la très nombreuse postérité moderne qu'il a trouvée dans la littérature de jeunesse — exigerait d'expliquer le sens de ce sacrement central dans la vie des chrétiens. De même, l'éducation religieuse et morale du chevalier est quasi nulle dans le livre d'histoire alors qu'elle apparaît très clairement dans la littérature chevaleresque. En ce qui concerne l'histoire des arts, une présentation de la vie liturgique tellement liée à la vie sociale permettrait de comprendre les raisons des constructions des églises et des cathédrales romanes et gothiques avec toute leur décoration picturale et sculpturale. Enfin, au croisement des deux disciplines, l'importance de la Bible comme livre sacré dans le christianisme ouvrirait les élèves à l'art de la calligraphie, de la typographie et de l'enluminure en lien avec la littérature, et la dimension de la Bible comme parole de Dieu leur permettrait d'aborder aussi la Réforme protestante avec de meilleurs outils de compréhension. Le mot "Evangile(s)" n'apparaît pas une fois dans le livre d'histoire de 5e (Hatier) alors que beaucoup d'autres mots techniques sont utilisés et expliqués.

Dans les autres classes du collège, en 4e et en 3e, il est urgent aussi de réintroduire des clefs de compréhension en relisant de manière plus "savante" les grands récits bibliques comme la Passion (nombre d'élèves ne l'ont pas lue en 6e). Une collègue universitaire me disait, il y a peu, que les étudiants ne comprenaient plus l'expression "Christ de la paternité" donnée par Balzac au personnage

du Père Goriot (au programme de 3e). Pour lire *les Misérables* de Victor Hugo, il est nécessaire aussi de connaître les Evangiles. C'est toute la dimension "sublime" qui est dénaturée si on coupe ces textes d'une juste intelligence biblique. Les *Confessions* de Rousseau, toujours au programme de 3e, ne trouvent leur sens que remises en perspective d'une pratique du sacrement de la pénitence, dans la dynamique des *Confessions* d'Augustin. Quel enseignant le sait et le fait ? Les auteurs, eux, le savaient et détournaient habilement les données bibliques à leur profit pour en faire leur miel, quand ils ne s'opposaient pas violemment à l'autorité de l'Eglise ("Ecrasons l'infâme") ou de Dieu, par le blasphème (cf. l'exposition "Les traces du sacré" au Centre Pompidou l'an dernier). Souhaitons que par le biais de l'histoire de l'art on puisse faire découvrir aux jeunes les trésors d'une culture millénaire, surtout si le professeur de lettres, en montrant et commentant telle œuvre d'art inscrite, en profite pour étudier le lien entre le texte source et l'image. C'est que ce que j'ai essayé de faire à propos de l'Annonciation en 4e et 3e il y a quelques années (cf. plus haut).

J'attends donc que les pratiques enseignantes trouvent le moyen de présenter ces faits religieux au-delà de la seule classe de 6e, pour qu'ils soient mieux compris et reçus de nos élèves et qu'ils leur permettent d'entrer plus avant dans l'intelligence de la littérature et des autres arts.

Lettre envoyée aux parents d'élèves à la suite d'un courrier de protestation

Madame, Monsieur,

Je sais que certains d'entre vous ont été surpris, voire choqués, que je vous aie demandé de mettre une Bible dans la liste des livres à procurer à votre enfant entrant en 6^eE. Le père d'une élève de la classe m'a écrit dans ce sens, et je tiens à vous transmettre le contenu de ma réponse. Sa lettre aborde deux questions essentielles et distinctes, qu'il est bon de poser et auxquelles je me suis efforcée de répondre en quelques lignes : une question de principe, que j'appelle, sans connotation négative, "idéologique", de la lecture de la Bible dans un établissement scolaire public, et une question pratique, celle de l'utilisation d'extraits de livres dans un enseignement de la littérature.

Sur le premier point, mon expérience d'enseignante de lettres classiques depuis plus de trente ans au collège, au lycée et à l'université m'a convaincue de la nécessité, voire de l'urgence, de faire connaître de manière approfondie la Bible aux enfants qui nous sont confiés. Ce livre (ou plutôt, car c'est son sens étymologique, cette "bibliothèque"), véritable matrice de récits, de discours et d'images depuis deux millénaires, est, d'une manière ou d'une autre, à l'origine de la culture littéraire, artistique et musicale de l'Occident. Elle structure en profondeur nos mentalités et nos références, jusque dans la publicité, même si nous n'en sommes pas toujours conscients et si nous ne savons pas toujours en décoder les références : on peut penser par exemple au logo d'Apple et à tout le mythe du paradis terrestre dans l'argumentaire publicitaire. Les productions cinématographiques destinées à la jeunesse sont aussi émaillées et parfois saturées de citations bibliques comme dans *Indiana Jones* ou *Matrix*, et on pourrait citer quantités d'autres exemples. Mais surtout, il est impossible de comprendre Victor Hugo, Racine, Aragon, Shakespeare, Dante ou Goethe, pour n'évoquer que quelques grands poètes, sans une solide culture biblique. On peut dire la même chose des peintres et des musiciens de toutes les époques, y compris la nôtre.

La "laïcité à la française" dont chacun peut se réclamer à bon droit et que j'ai toujours scrupuleusement respectée comme fondement contractuel de ma mission d'enseignante n'implique pas un illettrisme aveugle. Le Rapport sur *L'Enseignement du fait religieux dans l'Ecole laïque* que Régis Debray a remis à Jack Lang alors ministre de l'Education nationale et qui a été publié en 2002 avec une préface du Ministre, le stipule bien : "La laïcité n'est pas une option spirituelle parmi d'autres, elle est ce qui rend possible la coexistence de toutes les options spirituelles. [...] Aussi ne peut-on séparer principe de laïcité et étude du religieux." (*op. cit.* p. 39). Déjà avec les programmes de 1998, en inscrivant la Bible parmi les livres à lire en 6^e, l'Inspection générale nous demandait de favoriser "un contact personnel" de chaque enfant avec ces "sources culturelles majeures". "Le temps paraît maintenant venu, poursuit le Rapport Debray à l'intention des enseignants quatre ans plus tard, du passage d'une *laïcité d'incompétence* (le religieux, par construction, ne nous regarde pas), à une *laïcité d'intelligence* (il est de notre devoir de le comprendre)." En liaison avec le professeur d'histoire de la classe, je m'efforce donc de donner aux élèves des clefs d'intelligence de cette culture qui ne sera la leur que s'ils savent se l'approprier. Mes convictions personnelles, quelles qu'elles soient, n'entrent en aucune manière dans cet apprentissage. Les parents qui me connaissent depuis longtemps ont pu juger de mon impartialité par le travail que j'ai mené pendant toutes ces années dernières avec les nombreuses classes que j'ai eues. Le seul "prosélytisme" —c'est le mot utilisé dans la lettre— auquel je m'adonne depuis trente ans est celui de la rigueur de la langue, de la richesse de la culture et de la formation de l'intelligence.

Sur le second point, je serai plus rapide. Pendant les heures imparties à l'enseignement du Français, le professeur de littérature peut se contenter de faire travailler les extraits proposés dans les manuels scolaires que l'enfant laissera au collège à la fin de l'année, ne conservant aucune trace matérielle de ses découvertes littéraires. Il peut aussi, s'il veut donner le goût de la lecture aux élèves qui lui sont confiés, et avec la complicité bienveillante des parents, encourager les enfants à découvrir des oeuvres complètes, même s'il a bien conscience que c'est difficile pour beaucoup d'entre eux. La constitution d'une culture littéraire passe par là. Lire *Andromaque*, *Le Père Goriot* ou même *Les Trois mousquetaires* ou *Le Capitaine Fracasse* n'est pas possible pour tous les collégiens, et pourtant je demande souvent à mes élèves d'acheter et de lire ces ouvrages. Ainsi l'an dernier j'ai demandé aux élèves de 3^eE de se procurer le premier tome des *Confessions* de Rousseau alors que nous n'en avons lu ensemble que des passages. Le contact physique avec des oeuvres de cette qualité est essentiel, surtout pour des adolescents qui n'ont souvent que cette seule occasion de manipuler concrètement des livres. Cela pose parfois un problème à des parents attachés au principe de la gratuité des études ou manquant de moyens pour acheter des ouvrages même en format de poche. Nous avons heureusement de bonnes bibliothèques, et je prête souvent des livres à mes élèves.

Pour la Bible, élément incontournable du programme de 6^e et "usuel" indispensable pour la suite des études de Lettres ou de Sciences humaines, je n'ai pas demandé aux élèves de l'acheter, et je ne vais évidemment pas la lire *in extenso* avec eux. J'ai seulement écrit sur le papier distribué le jour de la rentrée scolaire : "Nous aurons besoin de ce livre tout au long de l'année [ce qui veut seulement dire que nous aurons besoin d'y faire référence ou d'en

extraire des passages à différents moments de l'année]. Le livre est empruntable à la bibliothèque, mais il est préférable que l'enfant dispose d'une édition de poche s'il ne peut se faire prêter le livre par un parent ou un ami." Il n'y avait là aucune contrainte, et certains enfants étaient très fiers de montrer à leur professeur et à leurs camarades leur superbe édition de la Bible de Jérusalem pendant que d'autres enfants apportaient la Bible du Grand Rabbinat de France ou la Bible de Second, et d'autres encore des traductions de l'américain en usage chez les Témoins de Jehova. Nombreux aussi sont ceux dont les parents ont acheté l'édition Gallimard qui ne donne que des extraits, mais apporte une multitude d'informations historiques et scientifiques passionnantes. Nous avons ici un beau témoignage d'unité dans la diversité qui est la définition même de la laïcité. A moi de savoir mener le travail pour que chaque enfant comprenne cette richesse et en sorte grandi.

J'espère vous avoir convaincu de l'objectivité de ma démarche pédagogique, et rassuré sur mes objectifs et mes méthodes de travail.

Je vous prie de croire à mes sentiments les meilleurs.